



# **l'Empire contre-attaque**

*The Empire strikes back*

de Irvin Kershner

## **Fiche technique**

**U.S.A. - 1980 - 2h04**

**Couleur**

Réalisateur :

**Irvin Kershner**

Scénario :

**Leigh Brackett**

**Lawrence Kasdan**

Musique :

**John Williams**



Mark Hamill, Carrie Fisher et Harisson Ford

Interprètes :

**Mark Hamill**

(Luke Skywalker)

**Harrison Ford**

(Han Solo)

**Carrie Fisher**

(Princesse Leia Organa)

**Peter Mayhew**

(Chewbacca)

**David Prowse**

(Darth Vader)

**Billy Dee Williams**

(Lando Calrissian)

**Frank Oz**

(Yoda)

**Jeremy Bulloch**

(Boba Fett)

## **Résumé**

En dépit de la destruction de l'Etoile de la Mort, les Forces Impériales ont délogé de la Planète Yavin les rebelles qui se sont réfugiés sur Hoth, la planète de glace. Mais grâce à l'envoi de sondes, Darth Vader retrouve leur trace et passe à l'attaque. Pendant qu'un parti rebelle retarde courageusement la progression des assaillants, le gros de leurs forces fait retraite en direction d'une nouvelle planète. Sorti sain et sauf du combat, Luke, accompagné de R2 D2, fuit à son tour, tandis que Leia, Han, Chewbacca et C3PO

quittent *in extremis* le quartier-général déjà investi par les impériaux à bord du Millénium Falcon. Pour semer ses poursuivants, Han Solo lance son vaisseau dans un champ de météorites...

L E F R A N C E



## Critique

La toute première qualité de **L'Empire contre-attaque** est de se situer, autant qu'un film expérimental, hors des cadres traditionnels de la critique. Sa forme est neuve et aboutie, elle s'impose donc globalement sur un terrain qui est le sien. Bien que dérouté par cette forme, le critique se sentira plus familier que quiconque des archétypes cinéphiles sur lesquels se fonde la dramaturgie du film. Il est donc à craindre que, faute de saisir les vertus proprement révolutionnaires de la technique, il s'arrête le plus souvent à ce miroir aux alouettes que constitue un système de références, d'éléments symboliques transparents. Car le syncrétisme qui anime la thématique de la saga de **Star Wars**, puisant dans les vieux fonds mythologiques aussi bien occidentaux qu'orientaux, renvoie toujours à ce qu'il y a de plus traditionnel dans la fiction. C'est cet archaïsme qui tout à coup s'impose lorsqu'il s'agit de développer une analyse. Comme si George Lucas avait retrouvé une formule perdue depuis des temps reculés et que Propp et Bettelheim à l'appui, on reconnaissait en **L'Empire contre-attaque** un authentique récit d'aventures. (...)

Le succès de ce second épisode de **Star Wars** ouvre toutes grandes les portes aux sept autres épisodes de la Saga de George Lucas, dont les personnages sont sur le point d'entrer au panthéon mythologique de notre époque aux côtés de James Bond, de Vito Corleone et de l'inspecteur Harry. Ont-ils en réalité le poids nécessaire ? Indéniablement Lucas a été plus inspiré par les figures paternelles telles que Darth Vader ou Ben Kenobi dont la puissante aura n'a, elle, aucune peine à s'imprimer dans l'imaginaire du spectateur. Mais c'est malheureusement au détriment des héros du récit qui ont, eux, de la peine à avoir de la consistance. Le plus convaincant, Han Solo, n'est jamais qu'une

sorte de cow-boy d'opérette, charmeur mais sans grand relief. Luke Skywalker, auquel pourtant le script réserve la part du lion, souffre de handicaps autrement profonds, terriblement desservi par un comédien au physique fade et au jeu insipide, il se cantonne à être la doublure de ce qu'il aurait dû être. La princesse Leia que, par un choix inexplicable (ou trop explicable), Lucas fait ressembler à une vendeuse de bonbons du middle-west, parvient par une conviction totale et en jouant adroitement de sa petite taille à former un personnage qui, sans être réellement attachant, pourrait le devenir.

Même si les intentions des auteurs sont à cet égard plus que voyantes, ni la nature de ces personnages ni l'aventure qu'ils vivent n'est du bois dont on fait les légendes. C'est que **Star Wars** est une parodie de légende, comme ces personnages sont des parodies de héros - des apparences de héros - destinés à demeurer les images qui dissimulent une technique visuelle ou narrative omnipotente. Ce n'est pas un hasard si, aux dires de George Lucas, les épisodes à venir montreront que toute l'histoire est centrée sur les robots. **Star Wars** c'est la technique soudain possédée par le génie. C'est un sens très sûr du spectacle rarement pris en défaut et un adroit mélange d'humour, d'aventures et de bandes dessinées. A cet égard **L'Empire contre-attaque** donne tout ce qu'il promet et même bien plus. Pourtant Lucas ne parvient pas à aller suffisamment profond, faute d'oser aller suffisamment loin. L'ensemble pêche en effet souvent par inclinaison à un infantilisme très nord-américain dont sont toujours dénués les mythes enfantins. De là aussi l'aspect totalement asexué de l'ensemble qui est, même dans le cadre d'un calcul commercial, une grave limitation.

Quant à l'empreinte de **Star Wars**, on peut prédire sans trop de risque qu'elle demeurera forte jusqu'à ce qu'un outsider un peu doué vienne apporter la

concurrence sur le terrain de Lucasfilm, donnant du point de vue du récit au spectateur la réalité de ce dont **Star Wars** est l'apparence.

Olivier Assayas  
*Cahiers du Cinéma n°316 - Octobre 1980*

Il faudrait sans doute écrire une « Histoire des suites et des remakes », qui doublerait sans peine l'Histoire du Cinéma, telle qu'on l'a apprise, livresquement ou « écraniquement »... **L'empire contre-attaque** (alias **Star wars II**) y figurerait en bonne place entre cette réussite exceptionnelle qu'était **Le parain II**, qui restera un modèle du genre, surpassant l'original par sa qualité et sa conception, et, entre autres, **Jaws II**, qui restera le modèle de ce qu'il ne faut pas faire pour tuer un succès commercial. Bref, en toute logique capitaliste, il fallait qu'il y eut une séquelle à **Star wars**, afin que les foules innombrables qui désertent habituellement les salles y reviennent, attirées par le doux parfum du succès. (...)

Dès lors, et sans nous laisser guère de répit, le film va nous prouver une fois de plus, contre vents et marées idéologiques, la supériorité incontestable (si fort contestée...) du cinéma hollywoodien dans ce genre de fantaisie gigantesque, par un matraquage visuel particulièrement bien asséné. Car **L'empire contre-attaque**, c'est aussi la contre-attaque de l'empire hollywoodien, toujours assiégé, jamais réellement défait, et le « nec plus ultra » d'une conception du cinéma qui, s'appuyant sur l'argent et « l'impérialisme économique », certes, mais aussi sur une formidable audace de l'imagination et un recours incessant à certaines données du bon vieux langage cinématographique s'est affirmée au-delà de toute polémique « idéologique », le dira-t-on jamais assez. (...)

Que nous apporte donc, substantiellement, cette seconde partie par rapport à la première, dont George Lucas, épuisé

par les guerres interstellaires, a voulu cette fois se tenir à distance lumière ? Sans aucun doute un scénario mieux structuré (de Leigh Brackett et Lawrence Kasdan), qui tire le film plutôt vers le cinéma d'aventure, de «cape et laser» dirons-nous pour reprendre certaine astuce de cinéophile - que vers le véritable cinéma de science-fiction, dont le prototype reste l'inimitable **2001** de Kubrick ? Il y a en effet ici un infléchissement très net vers des aventures certes extra-terrestres, mais dont la structure globale nous rappelle des schémas maintes fois repris dans le cinéma américain romanesque et d'aventure. Les spectateurs un peu abrutis par les combats sidéraux et dont la tête se baisse à chaque entrée dans le champ du vaisseau impérial de Darth Vader, apprécieront sans doute mieux les épisodes «nongalactiques» du film, et en particulier la très jolie séquence de la rencontre entre Luke et le gnome Yoda dans les marais peu accueillants de la planète Dogabah, plus proche de **L'île du docteur Moreau** que des **Survivants de l'infini** (film dont on attend toujours une réédition hypothétique), dans son esthétique comme dans son éthique. C'est d'ailleurs la séquence pivot du film, où Luke se révèle ne plus être le «All-American Hero» dont les émules envahissent les écrans ces temps derniers dans des relents de nationalisme pas toujours naïf (le dernier en date de ces supermen au rabais étant peut-être Ronald Reagan ?...), mais au contraire un avatar imprévu du bon vieux mythe de «**Dr Jekyll et Mr. Hyde**» - mais, chut, ne vendons pas la mèche...

Ainsi, comme dans **Jaws**, se dessine en filigrane non seulement la peur de l'inconnu, de «l'autre», mais encore la filiation possible du héros avec cet «autre», c'est-à-dire avec le Mal contre lequel il doit galvaniser la «force» - son reflet dans la face sombre du miroir. Toutes ces considérations morales n'intéresseront sans doute guère le

vaste public qui va s'en faire mettre «plein la vue» et se laisser fasciner par le luxe ostentatoire des moyens déployés pour parvenir à cette fin. N'en déplaise aux tenants inconditionnels de la «politique des auteurs» d'ailleurs bien battue en brèche par les auteurs eux-mêmes depuis quelque temps, le travail d'Irvin Kershner, extrêmement professionnel, et c'est bien le moins, est aussi totalement impersonnel, et manque même le plus souvent de l'humour semi-parodique qui imprégnait le film de George Lucas (il faut aller voir **Dark star** en sortant pour prendre un bain de rire distancié). Et mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi, dans ce produit de luxe où le concept même «d'auteur» est véritablement absurde et nié par l'appareil de production, et où le «regard» de Kershner n'aurait sans doute pas eu les mêmes effets que celui des «yeux de Laura Mars» sur d'autres planètes moins accessibles. Quant aux personnages du film, entrés dans la légende des siècles à venir, il semble que, plus que Luke, la Princesse Leia, ou R2-D2 et C3-PO, ce soient encore Darth Vader - qui perd pourtant un peu de son mystère à la **Masque de fer** lorsqu'une caméra indiscreète nous révèle (furtivement) un visage peu avenant... et surtout Yoda, le gnome malicieux aux yeux tristes, sorte de «go-between» (messenger) et Ben Kenobi, qui gardent ici la vedette d'un film généreusement peuplé de créatures étranges venues d'ailleurs. En attendant la suite, on peut encore apprécier à sa juste valeur - spéculative - les gravures toujours recommencées de ce divertissement typique de nos sociétés repues, où la crise de civilisation vole en éclats dans les champs des météorites, ou s'enfonce in-extremis dans des cratères dont les entonnoirs réservent parfois de bien inquiétantes surprises...

Max Tessier

*La revue du cinéma n°353 - sept. 1980*

Réaliser la suite de **Star Wars** soulevait une difficulté redoutable : le deuxième épisode se devait, tout en plantant des jalons pour le troisième, de renouveler la séduction du premier sans le répéter et de surclasser les imitations tournées depuis 1977 ; celles-ci ne s'étaient pas fait faute de reprendre, de plagier situations, objets et même les plus originaux des personnages : les robots et androïdes (1). **The Empire Strikes Back** réussit parfaitement à triompher de l'obstacle ; cette victoire, il l'obtient en étoffant les caractères et en les humanisant, développement moins surprenant qu'il n'y paraît, et auquel Irvin Kershner apporte plus que ses soins : un peu de sa personnalité, peut-on affirmer sans divaguer, à propos d'une œuvre résultant, comme toute super-production, de la fusion des talents.

Cet étoffement est général ; on le constate tout de suite chez les personnages secondaires. Chacun paraît doté de sensibilité, en fonction de sa nature et de son rôle. A Chewbacca, que son mufler et son langage ne permettent pas de comprendre, échoient les grandes démonstrations : il sanglote à l'absence de Luke, l'étreint au moment de leur séparation. L'assurance de C3PO, produite par son omniscience, le transforme en un pédant de comédie, et cause ses ennuis. Le moins humain par son aspect, le robot R2D2, éprouve le plus humain des sentiments : la peur.(...)

La transmutation d'archétypes unidimensionnels en êtres riches de facettes se mesure différemment chez les personnages principaux car elle structure le film. L'individualité de leur psychologie permet de leur créer des destins différents, donc de varier les péripéties ; réciproquement, les péripéties accusent la variété.(...)

Deux lieux sont conçus en opposition sur un mode symbolique teinté d'ironie. Dagobah, monde de l'idéal et de la nature, emprunté à Rackham et Boecklin : c'est un vaste marécage baignant dans une lumière glauque. Yoda y habite une

alvéole inconfortable. Lando, planète rosie par le soleil couchant, offre une civilisation raffinée, de belles constructions aux couloirs d'un blanc immaculé. Celle-ci recèle un piège, la perte de soi, celui-là permet de descendre en soi et de se connaître.

Le style renforce cette conception de l'univers. L'espace se remplit d'astéroïdes ou de vaisseaux; parfois de manière très chargée : trois vaisseaux impériaux se croisent au centre d'un même plan tandis que des navettes circulent dans les angles. Dans l'ensemble, Kershner remplit le plus possible le cadre (arrivée d'un tauntaun dans la base dont les membres sont tous occupés par des activités différentes), recourant souvent à une composition symétrique.

Deux tendances particulières créent les aspects recensés : le «réalisme» et l'humour. Le premier terme peut sembler inadéquat. Comment désigner cependant la mise en relief, ou la persistance de détails matériels (entrailles du tauntaun, rouille de R2D2 et C3PO, chute des morceaux du «cheval de guerre», texture de la «cachette» du Falcon allusions nombreuses au rejet) ? Grâce à eux, l'univers imaginé multiplie les points de contact avec le nôtre. L'humour introduit l'irrespect envers la science (les sempiternels pronostics de C3PO) et envers la spiritualité (la chute de Yoda au cours d'une séance initiatique). Il maintient la même distance avec tous les domaines, tous les aspects : l'humain contrebalance l'idéal, la science la spiritualité.

L'humour aide à définir la nature de **The Empire Strikes Back**. L'humour de Lucas provient d'un recul envers le film entier, étayé par des références. Celui de Kershner se manifeste dans la texture du film. De même, tous les composants du premier sont subordonnés à leur fonction dans l'ensemble ; chacun est traité pour lui-même dans le second. Les péripéties de **Star Wars** servent à acheminer vers une conclusion donnée à l'avance ; les développements de **The**

**Empire Strikes Back**, pris individuellement, pourraient servir de canevas à autant d'autres films. Il remonte, au-delà de la bande dessinée et du serial, à leur fondement commun : les mythologies universelles. Par là, il s'est détaché de la bande dessinée et de l'illustration de science-fiction pour se rapprocher des fondements de ce dernier genre, et de l'un de ses courants modernes : le retour à la mythologie.

Ainsi le deuxième épisode complète, prolonge et enrichit le premier. Sans le fond solide formé par **Star Wars**, **The Empire Strikes Back** n'aurait pu avoir d'essor.

Mais **Star Wars** est un aboutissement autant qu'un point de départ, une esquisse et une épure. **The Empire Strikes back** a la plénitude du tableau.

Alain Garsault

*Positif n°234 - Septembre 1980*

## Le réalisateur

Travail surtout pour la télévision. Ses deux succès sur le grand écran. **The Eyes of Laura Mars** et **The Empire Strikes Back**, doivent tout, le premier à John Carpenter qui en écrivit le scénario, le second à George Lucas qui le produisit. Quant à **Jamais plus jamais**, qui marquait le retour de Sean Connery dans le rôle de James Bond, il restait plus tributaire du mythe du personnage que du talent du réalisateur.

## Filmographie

<b>Stakeout on dope street</b>	1958
<b>The young captive</b>	1959
<b>The hoodlum priest</b> Le mal de vivre	1961
<b>A Face in the Rain</b> 1963	
<b>The Luck of Ginger Coffey</b>	1964
<b>A fine madness</b> L'homme à la tête fêlée	1966
<b>The Flim-Flamman</b> Une sacrée fripouille	1967
<b>Loving</b>	1970
<b>Up the Standbox</b>	1972
<b>Les «S» pions (S.P.Y.S.)</b>	1974
<b>The return of a man called Horse</b> 1976 La revanche d'un homme nommé cheval	
<b>Raid on Entebbe</b> Raid sur Entebbe	
<b>The eyes of Laura Mars</b> Les yeux de Laura Mars	1978
<b>The Empire strikes back</b> L'empire contre-attaque	1980
<b>Never say never again</b> Jamais plus jamais	1983
<b>Robo cop 2</b>	1990

### Documents disponibles au France

Cahiers du Cinéma n°316  
La Revue du Cinéma n° 353  
Positif n°234